



HAL
open science

Elise Voiart, petit écrivain modèle

Mathilde Leveque

► **To cite this version:**

Mathilde Leveque. Elise Voiart, petit écrivain modèle. Cahiers séguriens, 2010, 9, p.64-71. hal-00559125

HAL Id: hal-00559125

<https://hal.science/hal-00559125>

Submitted on 25 Jan 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Élise Voïart, petit écrivain modèle

« Une bibliothèque, écrit Michel Suffran, c'est un mélange d'Arche de Noé, de Titanic et de Radeau de la Méduse. Qui survivra, et sur quels critères? »¹. La bibliothèque de la comtesse de Ségur, en partie disparue, dispersée, et dont il n'existe aucun inventaire, serait-elle un vaisseau fantôme de l'histoire de la littérature, un souvenir engendrant investigations, interrogations et hypothèses des chercheurs? Les lectures de la comtesse de Ségur et leurs possibles influences sur son œuvre restent un objet de recherche à la fois ardu et passionnant: faute d'un inventaire des livres de la comtesse, le chercheur navigue entre les indices de sa correspondance et les diverses allusions ou citations disséminées dans ses romans. Mais pour ces quelques traces, combien de livres et d'auteurs oubliés? On peut notamment s'interroger sur les lectures de la comtesse de Ségur dans les années 1830 et 1840, avant qu'elle ne prenne la plume, mais au moment où elle lit probablement avec et pour ses propres enfants. Ces années peu connues de la littérature pour la jeunesse sont généralement caractérisées par le développement de l'historiette morale, sous la double influence des récits de Berquin et des contes du chanoine Schmid, qui sont traduits en France dès 1820, pour s'imposer durablement dans l'édition à partir de 1835. Peut-on pour autant réduire toute la période des années 1830-1840 à une production massive d'histoires morales mièvres et fades, qualifiées de « berquinades »? Un certain nombre d'écrivains pour la jeunesse, aujourd'hui oubliés, savent en effet proposer aux jeunes lecteurs des ouvrages de qualité, qui n'ont sans doute pas été sans influence sur l'écriture de la comtesse de Ségur. Tel est le cas d'Élise Voïart, écrivain et traductrice, dont les ouvrages pour la jeunesse ont été publiés entre 1832 et 1849, notamment par la maison Mame, le célèbre éditeur catholique de Tours.

Née à Nancy en 1786 dans une famille modeste mais attentive à l'instruction, Elise Petit-Pain arrive à Paris vers l'âge de vingt ans pour faire partie des dames de compagnie de l'impératrice Joséphine. Ce projet échoue et elle rencontre alors Jacques-Philippe Voïart, un veuf de trente ans son aîné, père de deux jeunes enfants ; ils se marient en 1806. Rapidement, en raison de la santé fragile de la petite Amable, fille de Voïart, la famille décide de s'installer à la campagne, non loin de Paris, à Choisy-le-Roi, dans une belle propriété, au 4, rue des Vertus. Cette « retraite » devient bientôt une sorte de salon intellectuel et artistique ; Jacques Voïart peint, Elise écrit et traduit, Amable fait des vers, Béranger, David d'Angers, entre autres, font partie de leur cercle d'amis. Amable épouse en 1817 un libraire, Joseph Tastu, et les livres pour enfants d'Amable Tastu ont fait partie des classiques réédités tout au long du XIX^{ème} siècle. Élise Voïart commence sa carrière

1 Michel Suffran, *Arnaud Berquin, 1747-1791*, Bicentenaire de *L'Ami des enfants*, *Nous voulons lire!*, Numéro spécial, sous la direction de Denise Escarpit, 1983, p.113.

littéraire comme traductrice: à partir de 1817, elle publie de nombreuses traductions d'Auguste Lafontaine², avant de traduire Schiller³ mais aussi les livres pour enfants de Jacob Glatz⁴, le célèbre *Robinson suisse* de Wyss⁵ ou encore des contes de Maria Egdeworth⁶. Ses traductions montrent une démarche d'une étonnante modernité: dans *Les petits livres couleur de rose* de Jacob Glatz, publiés chez Levrault en 1832, Élise Voïart s'adresse à ses jeunes lecteurs dans une préface, démarche rare en littérature de jeunesse en ce début du XIXe siècle, a fortiori de la part d'un traducteur. Refusant d'adapter totalement les récits au contexte français, elle conserve délibérément les noms et spécificités allemandes, confiante dans la curiosité et les capacités intellectuelles de ses petits lecteurs, âgés de six à douze ans:

« Ces petites histoires, mes chers amis, ont été écrites pour des enfans de votre âge par un bon allemand, nommé *Glatz*; c'est pourquoi vous trouverez dans cette lecture des noms propres un peu rudes à prononcer, et quelques usages particuliers dont il vous faudra peut-être demander l'explication. Mais, outre que j'ai tâché, autant qu'il m'a été possible, de prévenir votre embarras à cet égard, en ne mettant de ces étrangetés que ce que vous pourriez comprendre facilement, je pense que tout ce qui peut ajouter à votre instruction ne saurait vous déplaire.

Quant à la difficulté de prononcer les syllabes allemandes, ce serait vous faire injure que de vous soupçonner incapables de les bien accentuer, vous qui tous les jours, dans la Bible et les anciennes histoires, lisez tout couramment des noms bien autrement difficiles que ceux de Ringleben, Haldingen, Helfingen, etc. J'ai même laissé quelques-uns de ces mots tudesques, c'est-à-dire allemands, afin que, par un fréquent usage, vous acquériez cette pureté, cette justesse de prononciation qui donnent tant de charme à la lecture lorsque cette dernière se fait à haute voix.

2 Auguste Lafontaine (1758-1831), *Les Aveux au tombeau, ou la Famille du forestier*. Traduit d'Auguste Lafontaine par Mme Élise V*** [Voïart]... Paris : A. Bertrand, 1817;

Ludwig d'Eisach, ou les Trois éducations, traduit d'Auguste Lafontaine, par Mme Élise V. [Voïart]... Paris : A. Bertrand, 1817;

Welf-Budo, ou les Aéronautes, roman d'Auguste Lafontaine, traduit de l'allemand, par Mme Élise V*** [Voïart]... Paris : Chevalier, 1817;

Le Hussard, ou la Famille de Falkenstein, traduit d'Auguste Lafontaine, par Mme Élise V*** [Voïart]... Paris : A. Eymery, 1819;

Le Suédois, ou la Prédestination... traduction libre d'Auguste Lafontaine par Mme Élise V*** [Voïart]... Paris : A. Eymery, 1819;

Sylvius et Valeria, ou le Pouvoir de l'amour, traduit de l'allemand d'Auguste Lafontaine... [Par Mme Élise Voïart.] Paris : Plancher, 1819;

Léonie, ou les Travestissements, dernier roman d'Auguste Lafontaine, traduit de l'allemand, par Mme Élise Voïart... Paris : M. Schlesinger, 1821;

La Croix du meurtre, dernier roman d'Auguste Lafontaine, traduction libre par Mme Élise Voïart, Paris : Delongchamps, 1831.

3 Friedrich von Schiller, *Le dragon de l'île de Rhodes*, seize dessins de Retzsch ; avec une traduction littérale de la ballade intitulée « Der Kampf mit dem Drachen » [par Mme Élise Voïart], Paris, Audot, 1829.

4 Jacob Glatz, *Les petits livres couleur de rose, ou Lectures graduées pour les enfans de six à douze ans*. Traduit de l'allemand, par Mme Élise Voïart, Paris, F.-G. Levrault, 1832 (4 tomes en 2 vol. in-18).

5 Wyss, *Le Robinson Suisse*, histoire d'une famille suisse jetée par un naufrage dans une île déserte., avec la suite donnée par l'auteur lui-même. Nouvelle traduction de l'allemand., Paris, Librairie d'éducation de Didier, 1837.

6 Maria Edgeworth, *Contes populaires...* traduits de l'anglais par Mmes Élise Voïart ["sic"] et Read , Paris, 1823.

J'espère donc que vous ne me saurez pas mauvais gré de vous avoir cru capables de quelques efforts?... »⁷

Élise Voïart porte une attention très précise aux capacités des jeunes lecteurs, cherchant à ouvrir non seulement leurs capacités orales à prononcer des mots étrangers, mais aussi l'horizon de leurs connaissances, en leur montrant des coutumes différentes de leur quotidien. Cette attention portée aux capacités de lecture des jeunes enfants se retrouve dans ses récits, notamment publiés chez Mame à partir de 1845: dans *Le petit livre vert ou comment on apprend à bien lire*⁸, Élise Voïart met en scène les difficultés d'apprentissage de la petite Alice, qui

« avait retenu presque tout de suite le nom, la forme des lettres, le son des voyelles, celui des consonnes; elle commençait à en composer des syllabes, et même à reconnaître bien des mots quand ceux-ci n'avaient qu'une seule syllabe; mais elle ne pouvait pas encore assembler tout couramment ces mêmes syllabes pour en faire des mots, ni aller d'une ligne à l'autre pour suivre le cours d'une phrase. Aussi chaque matin la pauvre Alice, qui ne comprenait ni l'utilité, ni l'agrément de la lecture, s'ennuyait fort de prendre sa leçon. Sa maman se désolait de voir que sa petite fille, qui ne manquait pas d'intelligence pour bien des choses, demeurât si fort en arrière des autres enfants de son âge, car Alice avait près de cinq ans, et il n'y avait guère de petites filles de cet âge qui ne sussent mieux lire qu'elle. »⁹

Élise Voïart observe avec précision le monde de l'enfance et nourrit ses récits de détails clairs et justes sur le quotidien de ses personnages, comme en écho au quotidien de ses jeunes lecteurs. Jouets et étrennes sont décrits avec précision, comme dans *Le Cheval de bois*¹⁰ ou dans « Aimée ou une aimable petite fille », où sont évoqués les « magnifiques cerceaux peints en rouge et garnis de petits grelots », « les jolies couronnes entourées de glands d'or et d'argent, ce qu'on appelle le jeu des grâces » ainsi que les jeux, sauts à la corde, rondes, « jouer à *la tour, prends garde*, ou bien à *giroflée girofla* »¹¹. Dans *La petite chapelle*¹², Élise Voïart décrit avec minutie la préparation d'un autel par des petites filles, depuis les vases en verre et en porcelaine jusqu'aux borderies des tissus, en passant par les petits chandeliers de cuivre et les images pieuses.

L'attention portée à l'apprentissage de la lecture, le choix d'une langue simple accessible aux plus jeunes, l'intérêt réel pour le monde quotidien de l'enfance ne sont pas sans rappeler le projet initial de Berquin, tel que l'explique Denise Escarpit dans l'une des rares études consacrés à cet

7 Jacob Glatz, *Les Petits livres couleur de rose*, « Le traducteur à ses jeunes lecteurs », p.v-vii.

8 Élise Voïart, *Le petit livre vert ou comment on apprend à bien lire*, Bibliothèque des petits enfants, Mame, Tours, 1846.

9 op.cit., p.5-7.

10 Élise Voïart, *Le Cheval de bois*, Bibliothèque des petits enfants, Mame, Tours, 1849.

11 In *Le petit livre vert*, op.cit., p.23-25.

12 Élise Voïart, *La petite chapelle*, Bibliothèque des petits enfants, Mame, Tours, 1845.

écrivain pourtant majeur de l'histoire de la littérature pour la jeunesse¹³ : les descriptions de Berquin sont d'une grande précision et Berquin a « le don de saisir les attitudes et les réactions des enfants sur le vif, la faculté de rendre dans leur fraîcheur spontanée leurs remarques, leurs interrogations et leurs réparties. Ce n'est qu'une fréquentation quotidienne du monde enfantin qui permet ce naturel et cette vivacité de style. »¹⁴ La place non négligeable accordée dans *L'Ami des Enfants* à l'éducation des filles trouverait également un écho dans les récits d'Élise Voïart, qui met principalement en scène des personnages féminins. S'inspirant du modèle général de Sophie, présenté par Rousseau dans *L'Emile* en 1762, Berquin « intervint dans le débat sur l'éducation à un moment où le problème de la formation des filles au rôle que la société leur destinait s'avérait pressant »¹⁵, explique John Dunkley. Le propos de Berquin, très conservateur et puritain selon Dunkley, inscrit les personnages de petites filles dans une ronde obsédante de travaux d'aiguille, de discours charitables où les pauvres sont l'objet de l'hégémonie des riches, de contrôle sur les femmes de la société patriarcale, dont les petites filles doivent apprendre à être les gardiennes. Élise Voïart, loin d'être une militante féministe, reproduit les grandes lignes de ce schéma, tout en utilisant cette voie pour donner davantage d'importance littéraire aux personnages de petites filles qui, dans ses récits, savent faire preuve de réflexion autonome, d'esprit d'initiative et d'effort consenti, comme dans *La petite chapelle*, où un groupe de petites filles apprend à agir de façon solidaire, ou dans *Le Jour de l'an*, lorsque quatre petites filles, de conditions sociales très différentes, s'unissent pour venir en aide à leurs petites voisines tombées dans la misère.

Les récits d'Élise Voïart ne seraient donc pas de simples « berquinades ». Si le projet de Berquin a été détourné tout au long du XIX^e siècle au seul profit de la morale, Élise Voïart, par une double réflexion sur une langue adaptée aux jeunes lecteurs et sur la description attentive de leur univers quotidien, et notamment celui des petites filles, se place davantage dans l'esprit des Lumières qui a inspiré Berquin. Certes, les récits d'Élise Voïart restent très ancrés dans la morale catholique de son époque, comme en témoigne leur publication par la maison Mame, dans la collection de la « Bibliothèque des petits enfants », approuvée par l'archevêque de Nevers, et dont Voïart est l'un des auteurs phares. Pour autant, Élise Voïart appartient à la bourgeoisie catholique libérale et éclairée du début du XIX^e siècle, milieu où les idées de la Révolution française gardent un écho important. Jacques-Philippe Voïart, époux d'Élise, est franc-maçon et il s'est engagé au service de la Révolution, « du moins tant qu'elle reste modérée : en 1790 il est administrateur du district de Longwy puis son président. En 1792 il est administrateur des vivres à l'armée de Sambre et Meuse et à celle du Nord. Il prend ensuite le chemin de Paris où on lui confie la fourniture des

13 Berquin, *L'Ami des enfants*, Denise Escarpit (dir.), *Nous voulons lire!*, Numéro spécial, 1983.

14 op. cit., p.78

15 John Dunkley, « 'La femme est née libre' : l'éducation des filles dans *L'Ami des enfants* de Berquin », in *Sexualité, mariage et famille au XVIII^e siècle*, sous la direction d'Olga B. Cragg, avec la collaboration de Rosena Davison, Les Presses de l'Université Laval, 1998, p.350.

Invalides. La Terreur l'incarcère quelques semaines. »¹⁶ Sa première femme, née Bouchotte, est la soeur de Jean-Baptiste Bouchotte, ministre de la guerre entre 1793 et 1794. La famille Voïart est restée ainsi restée proche des idées modérées de la Révolution, comme le montre leur soutien à Rouget de Lisle, auteur de *La Marseillaise*, qui serait mort dans la misère et l'oubli si la famille Voïart ne l'avait recueilli en sa demeure de Choisy-le-Roi, où il s'éteint en 1836.

Esprit éclairé de la Révolution et morale catholique se conjuguent ainsi sans contradiction aucune dans les récits pour enfants d'Élise Voïart. Reprenant l'esprit du projet initial de Berquin, Élise Voïart peut publier chez un éditeur catholique tel que Mame des historiettes sans fadeur, sous couvert d'une respectabilité morale et religieuse qui n'est sans doute pas négligeable dans l'univers idéologique de la comtesse de Ségur. Le rapport entre la comtesse de Ségur et Berquin, évoqué notamment par Francis Marcoin, serait ainsi rendu possible par l'existence d'écrivains tels qu'Élise Voïart. En effet, Francis Marcoin explique avec précision qu'« en dépit de ses opinions politiques affichées, en dépit de sa « caste », la comtesse de Ségur suit la même ligne »¹⁷ que Berquin: la reprise par Ségur des idées de Berquin ne se ferait donc pas « en dépit » de leurs divergences politiques et idéologiques mais pourrait s'expliquer par l'existence de passeurs, écrivant en particulier dans les années 1830-1840, au moment où la comtesse lit avec et pour ses propres enfants. La caution morale représentée par l'éditeur catholique Mame n'est sans doute pas négligeable, permettant de faire entrer dans les bibliothèques des enfants de l'aristocratie des livres écrits par des auteurs issus d'une bourgeoisie intellectuelle héritière des idées de la Révolution française. Nul doute en effet que la comtesse de Ségur connaisse la « Bibliothèque des petits enfants » : dans *Les petites filles modèles*, Madeleine reçoit au cours d'une loterie « quarante volumes de charmantes histoires »¹⁸: Cécile Boulaire a montré que de tels petits livres, destinés à de jeunes enfants – rappelons que Madeleine a alors sept ans – vendus par lot de quarante, pourraient selon toute vraisemblance correspondre à la « Bibliothèque des petits enfants », collection créée par Mame en 1845 et dont Élise Voïart a probablement fourni les premiers textes qui ont servi de socle à la collection¹⁹.

Pourtant, la comtesse de Ségur ne mentionne jamais Élise Voïart, ni dans sa correspondance, ni dans ses ouvrages pour enfants. Ce silence, qui ne signifie pas que Ségur n'ait jamais lu les récits écrits ou traduits par Voïart, contraint néanmoins le chercheur à la plus grande prudence dans

16 Pierre Mollier, « Rouget de Lisle franc-maçon », publié par l'Institut d'étude et de recherches maçonniques (IDERM).

17 Francis Marcoin, *La comtesse de Ségur ou le bonheur immobile*, Artois Presses Université, 1999, p.70.

18 Comtesse de Ségur, *Les petites filles modèles*, chapitre IX, p.161, édition de Claudine Beaussant, Robert Laffont, 1990 [cette édition reste la référence de cet article].

19 Cécile Boulaire, « La Bibliothèque des Petits Enfants, une collection pour les lecteurs débutants », à paraître.

l'élaboration de ses hypothèses. Je tenterai ainsi de montrer non pas que Ségur s'inspire de Voïart, mais qu'elle a sans doute lu ses récits, dont quelques échos se retrouvent dans son œuvre romanesque.

Les premiers rapprochements sont les liens créés par le rapport direct de Ségur avec le genre de la « berquinade ». Les historiettes d'Élise Voïart enseignent aux enfants à ne pas jouer avec le feu, à ne pas être gourmands et à imiter, autant que faire se peut, des personnages d'enfants modèles, obéissants, charitables et pieux. Autant d'éléments présents sous la plume de Ségur. La petite Rosine, qui a joué avec les braises d'une chaufferette, est grièvement brûlée et se repent de sa désobéissance, avant de guérir. Plus tragique est le destin de Maurice de Sibran dans *Francois le bossu*, qui, également victime d'un incendie dont il est l'auteur, se repent avant de mourir. La gourmandise de Léonce dans *Le Bethléem* d'Élise Voïart rappelle celle de Sophie, avide de goûter aux fruits confits défendus. L'intérêt de ce rapprochement n'est pas tant dans la reprise d'un même motif – dévorer des fruits confits – que dans le traitement de ce motif traditionnel de l'historiette morale. Dans *Le Bethléem*, Léonce, orphelin de mère trop gâté par son père, cherche par tous les moyens à goûter aux cerises confites que sa tante a réservé pour la collation des enfants. Le rapprochement entre le texte de Ségur et celui de Voïart repose sur une attention précise portée sur la psychologie infantine; il ne s'agit pas en effet seulement de montrer la transgression de l'interdit par l'enfant mais aussi de mettre en scène les hésitations de l'enfant gourmand, dans un cadre précis. Léonce, dans son « impatience gloutonne »²⁰, est saisi comme Sophie du démon de la gourmandise alors qu'il est en train de jouer: Léonce fabrique un « géant de neige » avec ses cousins, Sophie joue avec Paul, son cousin également, dans leur petit jardin. Dans les deux cas, le personnage interrompt une activité commune pour satisfaire son seul plaisir. Par ailleurs, la gourmandise a des degrés: Sophie grignote un petit morceau de chaque fruit confit, pour savoir quel est le meilleur, jusqu'à s'apercevoir qu'elle a mangé presque tout le contenu de la boîte:

« Et Sophie mordille un morceau d'angélique, puis un abricot, puis une prune, puis une noix, puis une poire, puis du cédrat, mais elle ne se décide pas plus qu'avant.

« Il faut recommencer », dit-elle.

Elle recommence à grignoter, et recommence tant de fois, qu'il ne reste plus rien dans la boîte. »²¹

Léonce commence par goûter une cerise, retourne jouer, revient en manger quelques-unes, reprend de nouveau le jeu commun:

« Il en prit quelques-unes, et, les trouvant délicieuses, il ne put s'empêcher d'en manger d'autres; il se fût même oublié dans cette douce occupation si la crainte d'être surpris ne fût venue l'en arracher.

20 Elise Voïart, *Le Bethléem*, Bibliothèque des petits enfants, Ad Mame et Cie, Tours, 1845, p.31.

21 Comtesse de Ségur, *Les Malheurs de Sophie*, p.323.

Il se retira donc avec les mêmes précautions, et, tout en se léchant les lèvres un peu barbouillées de sirop, il rejoignit ses camarades. »²²

Il continue ainsi des allers-retours jusqu'à boire la dernière goutte de sirop du compotier saisi à pleines mains:

« bientôt notre gourmand s'évada de nouveau pour faire une nouvelle visite aux cerises. Comme il y avait beaucoup de sirop dans le compotier, et qu'il en prenait peu à la fois, Léonce ne remarqua pas d'abord qu'elles diminuaient visiblement; mais il réitéra tant et tant de fois ses larcins, qu'il ne resta bientôt plus dans le compotier que le jus au milieu duquel se jouaient encore quelques cerises qui, privées de leurs queues, n'avaient pu être saisies par le petit gourmand. Quand celui-ci s'aperçut de cette effrayante diminution, il demeura tout sot, ne comprenant même pas comment il avait pu en venir jusque là, et cherchant dans sa cervelle le moyen de sortir de l'horrible embarras où l'avait entraîné sa gourmandise. Mais comme c'était moins le repentir de la faute, que la honte de la voir découverte qui troublait son esprit, il lui vint la plus étrange idée qu'on pût imaginer. « Bah! Bah! se dit-il en achevant d'avalier les dernières cerises, ma tante, en voyant le compotier vide, croira peut-être qu'elle s'est trompée: elle y remettra d'autres cerises et j'en aurai encore ma part. D'ailleurs, qu'est-ce que je risque? Personne ne m'a vu, et personne ne saura que c'est moi... » En conséquence de ce beau raisonnement, Léonce prit le compotier à deux mains et but à même le sirop qui y restait jusqu'à la dernière goutte. Après quoi il sortit de la chambre, en ferma la porte, regagna la fenêtre qu'il retira doucement derrière lui de manière à ne laisser aucun indice de son passage, et courut se mêler de nouveau aux jeux de ses amis. »²³

Les cerises tant désirées sont décrites comme « à moitié baignées dans un sirop épais et vermeil montraient leurs petites queues en l'air et semblaient inviter les doigts à les saisir et la bouche à les manger. Quel spectacle pour un gourmand! »²⁴. Spectacle qui excitera tout autant la gourmandise du lecteur, lui faisant ressentir au plus près la coupable tentation, tout comme Sophie qui « regarde avec envie les beaux fruits confits ». Sophie comme Léonce éprouvent un sentiment de culpabilité mais surtout d'effroi: Voïart parle d' « effrayante diminution » et d' « horrible embarras », tandis que Ségur évoque la « frayeur » de Sophie. Voïart et Ségur décrivent le péché de gourmandise de manière similaire: s'attachant à décrire au plus près l'état d'esprit de l'enfant, elles font du lecteur un témoin partageant lui aussi la gourmandise et l'envie du personnage. La frayeur décrite devient donc la frayeur même du jeune lecteur, tremblant que le personnage ne soit découvert et pris en flagrant délit, tout en sachant pertinemment que sa faute sera inévitablement punie. Comme Sophie lors du rêve qui suit l'épisode des fruits confits, Léonce, une fois son forfait accompli, entend successivement la voix de son « bon ange » et celle de son mauvais génie. La « berquinade » mise

22 *Le Bethléem*, op.cit., p.33.

23 *Le Bethléem*, op.cit., p.35-39.

24 *Le Bethléem*, op.cit., p.30.

en scène par Voïart témoigne ainsi d'une réflexion plus subtile que dans l'historiette morale habituellement publiée à la même époque. L'attention portée à l'enfant annonce déjà l'approche romanesque des personnages développée magistralement par Ségur.

Un second lien entre Ségur et Voïart, proche de l'intertextualité, peut être fait si l'on songe que Voïart est aussi traductrice pour la jeunesse. Elle a notamment traduit *Le Robinson Suisse* de Wyss, traduction qui a eu un certain succès, comme le montrent les rééditions successives et plus particulièrement l'édition de luxe publiée par Didier en 1841, avec une préface de Charles Nodier. Alain Lanavère²⁵ a montré avec précision que Ségur reprend de nombreux éléments du *Robinson suisse*, en particulier dans la structure du récit enchâssé de Paul dans *Les Vacances*. Mais pourquoi s'arrêter sur cette traduction de Voïart plutôt que sur une autre? Le roman de Wyss a en effet été traduits à maintes reprises au cours de la première moitié du XIX^e siècle: tout d'abord par Isabelle de Montolieu en 1816²⁶, par Pierre Blanchard en 1837²⁷, par Élise Voïart en 1837 également²⁸, ou encore par F.C. Gérard en 1842²⁹. La traduction d'Élise Voïart semble une référence au début des années 1840, car elle est reprise par différents éditeurs comme Garnier frères et surtout Lavigne, qui en publie une belle édition coûteuse, avec une préface de Charles Nodier³⁰. Mais pourquoi Ségur, qui cite *Le Robinson suisse* dans son œuvre romanesque³¹, aurait-elle lu cette traduction plutôt qu'une autre? Un premier indice est fourni par la liste de livres établie par les enfants Rostopchine, Lydie, Olga et Victor, enfants d'André, frère cadet de Sophie. Isabelle Nières-Chevrel a analysé en détail le contenu de cette liste, pour en déduire que ces livres ont probablement été acquis lors de l'hiver 1845-1846 ou de l'hiver 1846-1847. « Il est vraisemblable que la sélection de ces 42 titres s'est faite avec (ou sur) les conseils de la tante des trois enfants. [...] Je fais l'hypothèse que cette liste pourrait constituer un document qui nous laisse entrevoir la connaissance

25

Alain Lanavère, « Les emprunts de Mme de Ségur au *Robinson suisse* », in *Promenades à Fleurville, Les Cahiers séguriens* n°8, (2008), p.47 à 52.

26

Le Robinson Suisse, ou Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants, Traduit de l'allemand de M. Viss, et terminé par Mme la Baronne Isabelle de Montolieu, Nouvelle édition, ornée de figures en taille-douce et de la Carte de l'île déserte, Paris, Arthus Bertrand, Libraire, éditeur du voyage autour du monde par le capitaine Duperrey, Rue Hautefeuille n 23, 1829.

27 *Le Robinson suisse, ou Récit d'un père de famille jeté par un naufrage dans une île déserte avec sa femme et ses enfants*. Traduction nouvelle contenant la suite donnée par l'auteur allemand, M. Wyss, revue et corrigée par Pierre Blanchard. Avec gravures et titres à vignettes d'après les dessins de Tony Johannot, Paris, Lehubry, 1837.

28

Le Robinson suisse, Histoire d'une famille suisse, jetée par un naufrage dans une île déserte, par M. Wyss. Avec la suite donnée par l'auteur lui-même. Nouvelle traduction de l'allemand par Mme Élise Voïart, Bibliothèque des familles, Paris, Librairie d'éducation de Didier, 1837.

29

Le Robinson suisse ou Histoire d'une famille suisse jettée dans une île déserte par un Naufrage, traduit de l'allemand par F.C. Gérard, Paris, J. Langlumé et Peltier, Libraires, 1842.

30

Wyss, *Le Robinson Suisse*, traduction d'Elise Voïart, préface de Charles Nodier, Lavigne, Paris, 1841.

31

Camille lit *Le Robinson suisse* dans *Les Petites filles modèles*, Chapitre X, p.165.

que la comtesse de Ségur a du répertoire de la littérature de jeunesse une dizaine d'années avant qu'elle-même ne se mette à écrire. »³² Isabelle Nières-Chevrel montre ainsi que *Le Robinson suisse* mentionné dans la liste des enfants Rostopchine est très probablement une des trois éditions en un seul volume de la traduction d'Élise Voïart, et sans doute la très belle édition de Lavigne, André Rostopchine étant « immensément riche ».

Un second indice est apporté par le texte lui-même. Voïart ajoute en effet une préface à sa traduction. Le roman de Wyss commence en effet *in medias res*, alors que la famille est prise au cœur de la tempête. Nulle explication n'est donnée sur la raison de leur présence à bord du navire, loin de leur Suisse natale. Élise Voïart invente donc un pré-texte, une explication possible à ce départ:

« Une famille suisse, que des espérances de fortune appelaient en Amérique, s'était embarquée au Havre sur un bâtiment marchand destiné à transporter des colons dans le nouveau monde. Un parent éloigné de M. Starck (c'est le nom du chef de cette famille) venait d'y mourir, en léguant toutes ses propriétés à son cousin, à condition que celui-ci viendrait s'y établir avec tous ses enfants. »³³

Isabelle de Montolieu en donnait une autre fort différente³⁴. C'est que Wyss lui-même ne fournit aucune explication à son lecteur. Or l'invention de Voïart n'est pas sans rappeler un autre départ, celui des familles de Réan et d'Aubert pour l'Amérique, comme l'explique Mme D'Aubert:

« un de nos amis, M. Fichini, qui vivait en Amérique, vient de mourir: il n'avait pas de parents, il était très riche; il nous a laissé toute sa fortune. Ton père et celui de Sophie sont obligés d'aller en Amérique pour avoir cette fortune; ta tante et moi, nous ne voulons pas les laisser partir seuls, et pourtant nous sommes tristes de quitter nos parents, nos amis, nos terres »³⁵

Les clauses du testament sont précisées par Sophie dans *Les Vacances*:

« quand nous sommes arrivés en Amérique, où nous allions, nous avons été demeurer chez un ami de papa, M. Fichini, qui était mort; mais j'ai entendu parler devant moi d'un testament par lequel il laissait à papa et à ma tante d'Aubert toute sa fortune, à condition qu'il prendrait son nom, et qu'il

32 Isabelle Nières-Chevrel, « Ségur et les lectures de ses neveux », article à paraître.

33 Préambule de Mme Élise Voïart, édition Lavigne, 1841.

34 « Le père était un prédicant ou pasteur de la Suisse occidentale, qui, dans la révolution de 1798, ayant perdu sa fortune, résolut de s'expatrier et de chercher ailleurs les moyens d'élever sa nombreuse famille. Il partit pour l'Angleterre avec sa femme et ses quatre enfans, âgés de cinq à douze ans. Là, il accepta une place de missionnaire à Otaïti, non qu'il eût l'intention de s'établir dans cette île encore sauvage, mais il voulait aller au-delà de Port-Jackson, et y rester comme colon libre. Il avait de grandes connaissances en agriculture ; aidé de ces fils, il espérait y faire dans la suite un bon établissement, qui lui était refusé dans sa patrie, déchirée par le fléau de la guerre. Il avait réalisé tout ce qui lui restait pour former sa pacotille, qui consistait en graines de toutes espèces et en quelques bestiaux. Ils s'embarquèrent, contents de ne pas se séparer, et voyagèrent heureusement jusque près des côtes de la Nouvelle-Guinée : ils furent assaillis dans ces parages par la plus affreuse des tempêtes. Là commence le journal que le pasteur remit à M. Horner, en le priant, à son retour en Europe, de le faire passer aux amis et aux parens qu'il avait laissés en Suisse. » (*Le Robinson suisse*, p.XIV – XV)

35 Comtesse de Ségur, *Les Malheurs de Sophie*, chapitre XXII « Le Départ », p.364.

garderait chez lui et n'abandonnerait jamais une orpheline que M. Fichini avait élevée. »³⁶

Comme pour la berquinade, un motif littéraire commun se retrouve dans les deux récits, celui de l'oncle d'Amérique, objet de fantasme qui dépasse de loin l'éventuelle parenté entre les textes de Ségur et ceux de Voïart³⁷. Pourtant, le détail du départ des familles avec femmes et enfants et de la condition de l'héritage – remplacer une famille inexistante par la famille complète du successeur testamentaire – frappent suffisamment pour laisser croire que l'invention de Voïart a laissé une empreinte réelle dans l'esprit de Ségur lectrice, qui s'en souviendra sans doute lorsqu'elle deviendra romancière.

Si Ségur s'inspire de Voïart, pourquoi ne la cite-t-elle donc jamais? La question mérite en effet d'être reposée, si l'on note que c'est un récit traduit et non conçu par Voïart qui entretient la proximité la plus grande avec un récit de Ségur. Car cette question recoupe celle du statut du traducteur pour la jeunesse au XIX^e siècle. Voïart n'est sans doute pas aux yeux de Ségur un auteur à part entière, digne d'être cité. Elle appartient en effet à deux domaines peu valorisés de la littérature de jeunesse au XIX^e siècle, à savoir la traduction et l'écriture pour les plus petits. Auteur mineure d'un genre mineur, Elise Voïart, en tant qu'écrivain, ne retient sans doute pas l'attention de Ségur. Ce qui n'exclut pas cependant que l'écriture d'Élise Voïart et certaines de ces idées soient restées présentes dans la mémoire de Ségur romancière.

Elise Voïart, écrivain et traductrice pour la jeunesse aujourd'hui oubliée, appartient à une période méconnue de l'histoire de la littérature pour la jeunesse, qu'il conviendrait cependant d'étudier de plus près. Elle n'est en effet sans doute pas la seule à constituer un pont possible entre Berquin et Ségur. Si elle n'est pas une figure majeure de la littérature pour la jeunesse du XIX^e siècle, son œuvre peut être pensée comme un passage indispensable de l'histoire littéraire, au sens où l'entendait Gustave Lanson. Dans son *Histoire de la littérature française* (1922), Gustave Lanson s'intéresse en effet aux écrivains mineurs: pour lui, faire une histoire de la littérature, c'est tisser un récit continu, dans lequel s'insèrent des figures d'auteurs. L'histoire littéraire est alors à lire sous le signe du mouvement. A l'intérieur de ce mouvement apparaissent les figures des grands écrivains, qui marquent et modifient le cours de cette histoire. Si l'on voulait tracer une représentation schématique de la conception de Lanson, l'histoire littéraire est un mouvement continu, les grands écrivains sont des points d'ancrage solides, et les écrivains qu'il qualifie de « médiocres » dessinent l'espace qui existe entre ces balises et ces points de repère. Élise Voïart pourrait ainsi être considérée comme une figure mineure de l'histoire de la littérature pour la jeunesse, contribuant de

36 Comtesse de Ségur, *Les Vacances*, p.431.

37 Voir Tangi Villerbu, *La Conquête de l'Ouest, le récit français de la nation américaine au XIX^e siècle*, Presses Universitaires de Rennes, 2007.

façon indispensable à remplir l'espace entre Berquin et Ségur, mais aussi entre Wyss et Ségur, grâce à son talent ambidextre d'auteur et de traducteur. Parler d'Élise Voïart ne consiste donc pas à réparer une injustice mais peut contribuer à une meilleure connaissance de la littérature pour la jeunesse des années 1830-1840, période sans doute moins pauvre qu'on ne le pense généralement.

Mathilde Lévêque

Université Paris 13 – Paris Nord ; CENEL